

REBECCA SERLE

# UN ÉTÉ ITALIEN

ROMAN



  
CHARLESTON

---

# REBECCA SERLE

---

## UN ÉTÉ ITALIEN

Positano, ses ruelles pittoresques et ses panoramas à couper le souffle... Depuis sa plus tendre enfance, Katy a entendu sa mère parler de ce paradis perdu, ce petit coin d'Italie où elle a vécu le plus bel été de sa vie trente ans plus tôt. Alors, lorsque Carol tombe brutalement malade, mère et fille se lancent dans l'organisation d'un voyage sur les traces de sa jeunesse. Elles réservent des billets d'avion, commandent pulls en coton blancs et chapeaux à large bord... Jusqu'au bout, elles font semblant d'y croire, pour s'accrocher à la vie et conjurer la mort.

C'est malheureusement seule et terrassée par la perte de celle qu'elle adorait tant que Katy s'envole, déterminée à découvrir ce que sa mère a aimé avant elle. Mais à peine a-t-elle posé ses valises, qu'elle tombe nez à nez avec Carol, bien vivante. Cette escapade italienne pourrait lui réserver de nombreuses surprises...

Dans ce roman émouvant et solaire, Rebecca Serle explore les liens puissants qui nous unissent à nos parents, même après leur disparition.

Best-seller du *New York Times*

Traduit de l'anglais par Typhaine Ducellier

ISBN : 978-2-38529-166-2



9 782385 291662

22,90 €

Prix TTC France

Rayon : Littérature étrangère

Design : dpcom.fr

Illustration : © David Pairé



CHARLESTON

[www.editionscharleston.fr](http://www.editionscharleston.fr)

UN ÉTÉ ITALIEN

**De la même autrice aux éditions Charleston :**

*Dans cinq ans, 2022*

Titre original : *One Italian Summer*

Publié aux États-Unis par Atria Books, un département de Simon & Schuster, Inc.

Copyright © Rebecca Serle, 2022

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Typhaine Ducellier

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2024

76, boulevard Pasteur

75015 Paris – France

[www.editionscharleston.fr](http://www.editionscharleston.fr)

Maquette : Patrick Leleux PAO

ISBN : 978-2-38529-166-2

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook (Éditions. Charleston), sur Instagram (@editionscharleston) et sur TikTok (@editionscharleston) !

**Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable !** Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Rebecca Serle

# UN ÉTÉ ITALIEN

Roman

*Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Typhaine Ducellier*

  
CHARLESTON



*À ma mère, reine en mon cœur.*

*Puisse son règne être long.*





*J'aurais tellement aimé avoir plus de temps... C'est drôle, je me sens prise au piège, c'est passé trop vite, je pensais que je disposerais de davantage de temps, que j'aurais tout l'été pour te faire mille recommandations sur la vie, ton avenir, et Dieu sait quoi encore, mais il est trop tard. Ah ! Dans le bus, il faut que tu t'arranges pour choisir une bonne place, d'accord ? Parce que les gens prennent de sales habitudes. Et si tu choisis une mauvaise place, tu la gardes le restant de l'année, c'est bien connu. Assieds-toi près d'une fenêtre, pour le paysage.*

Lorelai Gilmore



## CHAPITRE I

**J**E N'AI JAMAIS FUMÉ, mais étant donné que c'est le dernier jour de Shiva de ma mère, je fais une exception. Installée dans le patio de derrière, une cigarette à la bouche, j'observe le divan abîmé par les intempéries qui, il y a deux mois à peine, était d'un blanc immaculé. Ma mère gardait toujours un œil sur la propreté. Ma mère gardait toujours un œil sur tout.

Les règles de vie de Carol :

- Ne jamais jeter un bon jean.
- Toujours avoir des citrons frais sous la main.
- Le pain se conserve une semaine au réfrigérateur et deux mois au congélateur.
- Le Vanish permet de venir à bout de toutes les taches.
- Bien faire attention avec la Javel.
- Le lin est bien mieux que le coton en été.
- Il faut planter des herbes aromatiques, pas des fleurs.
- Ne pas avoir peur de peindre. Une couleur audacieuse peut transformer une pièce.

- Toujours arriver à l'heure au restaurant et avec cinq minutes de retard lorsque l'on est invité chez quelqu'un.
- Ne jamais fumer.

J'ai oublié de préciser : je n'ai pas allumé la cigarette.

\*

Carol Almea Silver était un pilier de la communauté. Toutes les personnes qu'elle rencontrait l'adoraient. Au cours de cette dernière semaine, nous avons ouvert nos portes aux vendeuses et aux manucures, aux femmes de sa synagogue, aux serveurs de chez Craig's, aux infirmières de Cedars-Sinai, à deux employées de la succursale de la City National Bank de Roxbury. « Elle nous apportait toujours des viennoiseries. Elle avait toujours le bon numéro de téléphone. » Il y a eu aussi les couples du country club de Brentwood. Irene Newton, qui déjeunait avec ma mère à Il Pastaio chaque jeudi. Même le barman de l'hôtel Bel-Air où elle avait l'habitude de se rendre pour boire un Martini glacé. Tout le monde a une histoire à raconter sur Carol.

Ma mère était la première personne que l'on appelait pour réussir une recette (un gros oignon, de l'ail, n'oublie pas la pincée de sucre) ou en cas d'insomnie (une tasse d'eau chaude avec du citron, de l'huile essentielle de lavande et deux comprimés de magnésium). Elle connaissait le ratio exact d'huile d'olive et d'ail pour n'importe quel plat et était capable d'improviser sans problème un dîner avec trois ingrédients trouvés dans le placard. Elle avait toutes les réponses. Moi, en revanche, je n'en ai aucune. Et désormais, je ne l'ai plus non plus.

— Bonjour.

La voix d'Eric me parvient.

— Où sont les autres ?

Eric est mon mari, ainsi que la dernière personne à s'être présentée aujourd'hui. Ce qui n'est pas normal. Il aurait déjà dû être avec nous, assis sur les chaises basses et inconfortables, coincé entre les gratins, la sonnerie du téléphone et le défilé infini de baisers pleins de rouge à lèvres des voisines et autres femmes qui adorent se qualifier de tantes. Au lieu de ça, il est là, sur le seuil de ce qui est à présent la maison de mon père, à attendre d'être invité à entrer.

Je ferme les yeux. Peut-être que si je ne le vois pas, il arrêtera de me chercher. Peut-être que je peux disparaître dans cette vaniteuse journée de mai, où le soleil brille avec le même mauvais goût qu'une personne qui parle trop fort sur son portable pendant un déjeuner. *Qui t'a invité ici ?*

Je glisse la cigarette dans la poche de mon jean.

Je ne parviens pas encore à concevoir à quoi ressemble un monde sans elle ni celle que je suis maintenant qu'elle n'est plus là. Je suis incapable d'imaginer qu'elle ne viendra plus me chercher pour nos déjeuners du mardi midi. Elle ne se garera plus (sans disque) dans le virage devant chez moi pour se précipiter à l'intérieur avec un sac contenant des courses, une crème pour le visage, un nouveau pull. Je n'arrive pas à assimiler le fait que si je l'appelle, son téléphone se contentera de sonner dans le vide. Personne à l'autre bout ne me répondra : « Katy, ma chérie, donne-moi juste une seconde, j'ai les mains dans l'eau. » Comment accepter un jour la disparition de son corps, de sa chaleur avenante ? L'endroit où je me suis toujours sentie chez moi. Ma mère était le grand amour de ma vie, voyez-vous, et je l'ai perdue.

— Eric, entre. Qu'est-ce que tu fabriques dehors ?

J'entends la voix de mon père qui accueille Eric. Mon mari qui vit dans notre maison, à douze minutes et demie de distance, à Culver City. Mon mari, producteur chez Disney, qui a pris un congé pour être auprès de moi pendant cette épreuve pénible. Avec qui je me suis mise en couple il y a huit ans, quand j'avais vingt-deux ans. Qui sort les poubelles et sait faire cuire des pâtes et ne laisse jamais le siège des toilettes relevé. Mon mari, dont la série préférée est *Modern Family* et qui a pleuré à chaque épisode de *Parenthood*. Et à qui j'ai annoncé hier soir, dans notre cuisine (la cuisine que ma mère m'a aidée à concevoir), que je ne savais pas si je souhaitais continuer d'être sa femme.

Quand votre mère est l'amour de votre vie, quelle place cela laisse-t-il à votre mari ?

— Coucou, me lance-t-il en me voyant.

Il plisse les yeux. Me fait un petit signe de la main. Je pivote sur moi-même. Sur la table du patio, un plateau de fromages se délite lentement. Même s'il fait chaud dehors, je porte un jean sombre et un pull en laine, car il gèle dans la maison. Ma mère aimait qu'il fasse frais à l'intérieur. Mon père l'imite, car c'est ce qu'il a toujours connu.

— Bonjour.

Il me tient la porte et je passe à côté de lui pour rentrer.

En dépit de la température, la maison est toujours aussi accueillante. Ma mère était décoratrice d'intérieur, très respectée pour son sens de l'esthétique au charme simple, mais très chaleureux. Notre maison était son joyau. Des meubles imposants, des imprimés floraux et des textures aux motifs riches. Ralph Lauren rencontre Laura Ashley qui rencontre une paire de mocassins Tod's et une chemise blanche impeccable. Elle adorait

les textiles, le bois, le lin, le toucher d'une couture aux points solides.

Il y avait toujours à manger dans le réfrigérateur, du vin prêt à être débouché et des fleurs fraîches sur la table.

Voilà trois ans qu'Eric et moi tentons de faire pousser des herbes aromatiques.

J'essaie de sourire à Eric, une chose qui devrait m'être familière, mais cela me semble tout à fait impossible maintenant. Je ne sais plus qui je suis. Je n'ai pas la moindre idée de comment faire tout cela.

— Katy, tu es en deuil, m'a-t-il dit hier soir. Tu traverses une crise. Tu ne peux pas prendre ce genre de décision dans un moment pareil. Les gens ne divorcent pas au beau milieu d'une guerre. Laisse-toi un peu de temps.

Ce qu'il ignore, c'est que c'est exactement ce que j'ai fait. Cela fait des mois que j'y pense. Depuis le début de la maladie de ma mère, je réfléchis à ce que cela signifiait d'être mariée à Eric. Ma décision de le quitter n'a pas tant à voir avec la mort de ma mère qu'avec la mort en général. Était-ce le mariage au sein duquel je voulais finir ma vie ? Le mariage au sein duquel je voulais traverser cela, la maladie de ma mère et ce qui en résulterait ?

Nous n'avons pas encore d'enfants. Nous-mêmes sommes encore des enfants, n'est-ce pas ?

Eric et moi nous sommes rencontrés lorsque nous avions tous les deux vingt-deux ans. Nous étions étudiants en dernière année à l'université de Californie à Santa Barbara. C'était un libéral de la côte est, déterminé à entrer dans le milieu de la politique ou du journalisme. J'étais originaire de Los Angeles, profondément attachée à mes parents et aux palmiers, et certaine que je

serais incapable de vivre à plus de deux heures de route de chez moi.

Nous avons une matière en commun, un cours d'introduction au cinéma, que nous avons tous deux démarré en retard. Il s'est assis à côté de moi le premier jour du trimestre. Il était grand, avec un air de gamin un peu naïf. Il m'a souri, nous avons commencé à discuter, et à la fin du cours, il a glissé un stylo dans l'une de mes anglaises. J'avais les cheveux longs et bouclés à l'époque ; je ne les avais pas encore soumis à la domination du lissage.

Il avait tiré sur son stylo, et la mèche de cheveux avait suivi.

— C'est comme un élastique, avait-il dit en rougissant.

Il n'avait pas fait ça parce qu'il avait confiance en lui ; simplement il ne savait pas quoi faire d'autre. Et le malaise, le ridicule du stylo de ce parfait inconnu dans mes cheveux, m'avait fait rire.

Il m'a proposé d'aller boire un café. Nous sommes allés au réfectoire et nous y avons passé deux heures tous les deux. Il a évoqué sa famille à Boston, sa petite sœur, sa mère professeure à Tufts. J'aimais la façon dont il voyait les femmes de sa famille. J'aimais sa manière de parler d'elles, comme si elles étaient importantes.

Il ne m'a pas embrassée jusqu'à la semaine suivante, mais une fois que nous avons commencé à nous fréquenter, c'était plié. Pas de tergiversations, pas de disputes passionnées, pas de séparation. Aucune des phases typiques de l'amour naissant. Après la remise de diplômes, il a trouvé un travail au *Chronicle* à New York et j'ai emménagé avec lui. Nous avons posé nos valises dans un minuscule appartement dans le quartier de Greenpoint, à Brooklyn. Je travaillais comme rédactrice en freelance pour quiconque voulait bien m'engager,



en majorité des blogs de mode qui avaient besoin d'aide pour rédiger leur contenu. Nous étions en 2015, la ville se relevait après la crise financière et Instagram devenait omniprésent.

Nous avons passé deux ans à New York avant de revenir à Los Angeles. Nous avons trouvé un appartement à Brentwood, en bas de la rue de chez mes parents. Nous nous sommes mariés, nous avons acheté une maison un peu plus excentrée, à Culver City. Nous avons construit une vie que nous étions peut-être trop jeunes pour vivre.

— J'avais trente ans lorsque j'ai rencontré ton père, m'avait dit ma mère à notre retour de New York. Tu as tout le temps. Parfois, j'aimerais bien que tu le prennes.

Mais j'adorais Eric. Tout le monde l'adorait. Et je m'étais toujours sentie plus à l'aise en présence d'adultes que de personnes plus jeunes. Depuis mes dix ans, j'avais l'impression d'être une grande personne et je voulais tous les attributs susceptibles d'indiquer aux autres que j'en étais une. Je trouvais ça bien de commencer tôt. Et je n'avais aucune envie de changer quoi que ce soit à la chronologie. Jusqu'à hier soir. Là, tout à coup, j'ai eu envie.

— J'ai apporté le courrier, annonce Eric.

Ma mère est morte. Quelle lettre pourrait-elle bien valoir la peine d'être lue ?

— Tu as faim ?

Il me faut un instant pour comprendre que c'est mon père qui a posé cette question à Eric, et un autre pour comprendre que la réponse est oui, car Eric hoche la tête, et encore un autre pour me rendre compte qu'aucun d'eux ne sait préparer un repas. Ma mère cuisinait pour mon père, pour nous tous, et elle était douée. Elle préparait des petits déjeuners élaborés : des bagels de frittata au fromage de chèvre, des salades de

fruits et des cappuccinos. Quand mon père, Chuck, avait pris sa retraite cinq ans plus tôt, ils avaient commencé à manger dehors. Ils passaient des heures dans la véranda. Ma mère adorait lire le *New York Times* le dimanche et boire un café glacé l'après-midi. Quant à mon père, il adorait tout ce qu'elle faisait.

Chuck vénérât Carol. Mais Chuck ne pouvait pas ignorer que la seule personne que ma mère vénérât, c'était moi. Elle aimait mon père, bien sûr, et elle ne l'aurait échangé pour aucun autre homme au monde, mais aucune relation ne prévalait sur la nôtre. J'étais son grand amour autant qu'elle était le mien.

Je crois que ce que nous partagions avec ma mère était plus vrai, plus pur, que ce qu'elle avait avec mon père. Si quelqu'un lui avait demandé à qui appartenait son cœur, sa réponse aurait été « à Katy ».

— Tu es tout pour moi, me disait-elle. Tu es mon univers.

J'entends sa voix, comme dans un rêve.

— Il y a des restes dans le réfrigérateur.

J'envisage de servir de la salade dans les assiettes, faire réchauffer le poulet, frire le riz exactement comme mon père l'aime.

Mon père est déjà parti en quête des salades toutes prêtes sans doute flétries dans leurs boîtes en plastique. Je ne sais plus qui les a amenées, ni quand. Je me rappelle simplement qu'elles sont là.

Eric est toujours planté sur le seuil. Il lance :

— Je pensais qu'on pourrait peut-être discuter.

Hier soir, je suis partie et je suis venue ici. Je suis entrée dans la maison comme je l'avais déjà fait des milliers de fois, avec ma clé. Je suis montée à l'étage sur la pointe des pieds. Il était presque minuit. J'ai glissé la tête dans la chambre de mes parents en m'attendant à tomber sur

mon père profondément endormi, mais il n'était pas là. Je ne l'ai pas trouvé dans la chambre d'amis non plus. Je suis allée voir en bas, au salon. Il était assoupi dans le canapé, leur photo de mariage à terre près de lui.

J'ai étendu une couverture sur lui. Il n'a pas bougé. Puis je suis retournée au premier et j'ai dormi dans le lit de mes parents, du côté de ma mère.

Ce matin, lorsque je suis descendue, je suis tombée sur mon père en train de faire du café. Je n'ai pas mentionné le canapé et il ne m'a pas demandé ce que je faisais ici, ni où j'avais dormi. Nous nous pardonnons ces étrangetés, ces petites choses que nous faisons pour survivre.

— Katy, hasarde Eric en constatant que je ne réponds pas. Il faut que tu me parles.

— Est-ce que tu veux manger quelque chose ?

— Est-ce que tu vas rentrer à la maison ?

Sa voix est tendue. Je songe (et ce n'est pas la première fois au cours des derniers mois) à quel point nous ne sommes pas habitués au malaise. Nous ne savons pas comment affronter une vie qui s'écroule. Nos familles, nos éducations, notre mariage ne nous ont pas préparés à ça. Nous nous sommes fait des promesses dans un monde baigné de lumière. Comment les tenir dans l'obscurité ?

— Si tu acceptais de communiquer avec moi, je pourrais t'aider, insiste-t-il. Mais pour ça, tu dois me parler.

— Je dois ?

— Oui.

— Et pourquoi ?

J'ai bien conscience que ma réponse est acerbe, mais je suis d'humeur puérule.

— Parce que je suis ton mari. C'est moi, Eric. C'est pour ça que je suis là. C'est le but. Je peux t'aider.

Je suis submergée par une colère aussi subite que familière, et par l'envie de lui assener cette phrase : « Malheureusement non, tu ne peux pas. »

Pendant trente ans, j'ai été liée à la personne la plus formidable qui soit, la meilleure mère, la meilleure amie, la meilleure épouse... *la meilleure*. Et maintenant, elle est partie. Le fil qui nous reliait a été coupé et je suis bouleversée par le peu qui me reste. Tout ce qui subsiste semble un pis-aller.

Je hoche la tête, car je ne sais pas quoi faire d'autre. Eric me tend une pile d'enveloppes.

— Tu devrais ouvrir celle du dessus.

Je baisse les yeux. La première lettre porte la mention United Airlines. Mon poing se serre malgré moi.

— Merci.

— Si tu veux, je peux aller chercher des sandwiches ou quelque chose comme ça... propose Eric.

Je le regarde, dans sa belle chemise et son short beige. Il se balance d'un pied sur l'autre. Ses cheveux bruns sont trop longs dans la nuque. Ses pattes aussi. Il a besoin d'une coupe. Il a mis ses lunettes. « Intello sexy », avait dit ma mère lorsqu'elle l'avait rencontré.

— Non, c'est bon.

Il appelle mes parents par leurs prénoms. Il retire ses chaussures dans l'entrée et pose les pieds sur la table basse. Il se sert dans le réfrigérateur et remet du savon dans le distributeur lorsqu'il est vide. C'est sa maison, à lui aussi.

— Je vais m'allonger un peu.

Je tourne les talons pour quitter la pièce, mais Eric tend le bras et m'attrape la main. Je sens le bout de ses doigts froids s'imprimer dans ma paume. On dirait du morse pour dire « S'il te plaît ».

— Plus tard, d'accord ?

Il me lâche la main.

Je monte l'escalier. Je traverse le couloir lambrissé, je passe devant la chambre qui était la mienne, celle que ma mère et moi avons redécorée quand j'étais en première, puis de nouveau l'année de mes vingt-sept ans. Le papier peint est rayé, le linge de lit blanc, et le placard rempli de pulls et de robes d'été. Tous mes produits de beauté sont encore dans l'armoire à pharmacie, périmés.

— Tu as tout ce qu'il te faut ici, disait toujours ma mère.

Elle aimait que je puisse dormir là sans avoir besoin d'amener une brosse à dents.

Je m'arrête sur le pas de la porte de sa chambre.

Combien de temps faut-il pour que l'odeur d'une personne se dissipe ? À la fin, quand les infirmières allaient et venaient tels des fantômes, la chambre sentait la maladie, comme dans un hôpital. Elle sentait le plastique, le bouillon de légumes et le lait tourné. Mais à présent, toute trace de la maladie a disparu et son odeur est de retour, comme un parfum de printemps. Elle imprègne les couvertures, le tapis, les rideaux. Lorsque j'ouvre les portes de son dressing, c'est presque comme si elle était tapie à l'intérieur.

J'allume et je m'assieds au milieu de ses robes et ses vestes, ses jeans repassés, pliés et accrochés. Je la respire. Puis je reporte mon attention sur les enveloppes que j'ai à la main. Je les fais glisser au sol, jusqu'à ne plus tenir que la première du tas entre mes doigts. Je glisse mon auriculaire sous le rabat et déchire le papier.

À l'intérieur, comme je m'y attendais, se trouvent deux billets d'avion. Carol Almea Silver n'était pas le genre de femme à tendre son portable à l'employé de la compagnie aérienne pour scanner sa carte d'embarquement.

Elle était le genre de femme à exiger un vrai billet, pour un vrai voyage.

Positano. Le 5 juin. Dans six jours. Le voyage mère-fille dont nous avons parlé pendant des années, rendu manifeste sous mes yeux.

L'Italie a toujours occupé une place spéciale dans le cœur de ma mère. Elle s'était rendue sur la côte amalfitaine l'été précédant sa rencontre avec mon père. Elle adorait parler de Positano, une petite ville du bord de mer qu'elle se plaisait à décrire comme un « véritable paradis ». Le pays de Dieu. Elle adorait la mode, la nourriture, la lumière. « Et la glace est un repas à part entière », se plaisait-elle à dire.

Eric et moi avons songé à y aller pour notre lune de miel (prendre le train depuis Rome et nous rendre à Capri), mais nous étions jeunes, nous économisions pour une maison, et l'idée nous avait paru trop extravagante. Nous avons fini par trouver un vol pas cher pour Hawaï et avons passé trois nuits à l'hôtel Grand Wailea Maui.

Je regarde les billets dans ma main.

Ma mère avait toujours parlé de retourner à Positano, d'abord avec mon père. Ensuite, au fil du temps, elle avait commencé à suggérer que nous y allions toutes les deux. Elle était catégorique à ce sujet : elle voulait me montrer cet endroit qui avait toujours habité sa mémoire. Cette Mecque si particulière qui l'avait accueillie avant qu'elle devienne femme, épouse puis mère.

— C'est le lieu le plus spectaculaire au monde, m'assurait-elle. Quand j'étais là-bas, nous dormions jusqu'à midi, puis nous partions faire une promenade en bateau. Il y avait ce petit restaurant formidable, Chez Black. On mangeait des pâtes et des palourdes assis dans le sable. Je m'en souviens comme si c'était hier.

D'abord, c'était un fantasme. Puis, un vague projet d'avenir. Mais lorsqu'elle était tombée malade, c'était devenu une lumière au bout du tunnel. « Quand j'irai mieux » s'était transformé en « quand nous irons à Positano ».

Nous avons réservé les billets. Elle a commandé des pulls d'été dans des tons blancs et ivoire. Des chapeaux à très large bord. Nous avons tout organisé et fait semblant jusqu'à la toute fin. Une semaine avant sa mort, nous parlions encore du soleil italien. Et à présent, le voyage est là, alors qu'elle n'est plus.

Je m'adosse contre la penderie. Un manteau effleure mon épaule. Mon mari et mon père sont là, au rez-de-chaussée. Ma mère a toujours été plus douée que moi avec eux. C'est elle qui a encouragé Eric à accepter le poste chez Disney, à demander une augmentation, à acheter la voiture dont il avait réellement envie, à investir dans un bon costume.

— L'argent finira par arriver, aimait-elle à répéter. L'expérience, tu ne la regretteras jamais.

Ma mère a soutenu mon père lors de l'ouverture de son premier magasin de vêtements. Elle était convaincue qu'il était capable de créer sa propre marque et qu'ils pourraient gérer eux-mêmes la production. Le contrôle qualité, c'était elle. Elle était capable de déterminer la qualité d'une bobine de fil rien qu'en la regardant, et elle s'assurait que toutes les pièces vendues par mon père étaient à la hauteur de ses exigences. Elle faisait également office de secrétaire, répondait au téléphone et prenait les commandes. Elle engageait et formait toutes les personnes qui travaillaient pour eux, leur apprenait comment faire un point invisible ou encore la différence entre plisser et froncer. Elle organisait les fêtes d'anniversaire des employés et les baptêmes de leurs enfants. Chaque vendredi, elle préparait un gâteau.

Carol savait toujours à quel moment arriver.

Et me voici cachée dans son dressing, sans elle. Comment est-ce possible que je n'aie hérité d'aucune de ses capacités ? La seule personne au monde qui saurait comment gérer sa mort a disparu.

Je sens le papier se froisser sous mes doigts. J'ai refermé le poing autour.

Je ne peux pas. C'est impossible. J'ai un métier. Et un père en deuil. Et un mari.

J'entends un cliquetis de casseroles en bas. Le bruit assourdissant du manque de familiarité avec les appareils ménagers, les placards, la chorégraphie de la cuisine.

Il nous manque notre élément central.

Elle n'est pas dans cette maison, là où elle est morte. Elle n'est pas au rez-de-chaussée, dans la cuisine qu'elle aimait tant. Elle n'est pas dans la salle de séjour, en train de plier une couverture et de redresser les cadres de ses photos de mariage. Elle n'est pas dehors, avec ses gants de jardinage, à s'occuper des pieds de tomates. Elle n'est pas dans le dressing qui sent pourtant encore son odeur.

Elle n'est pas là et, par conséquent, je ne peux pas être là non plus.

Vol 363.

Je veux voir ce qu'elle a vu, ce qu'elle a aimé avant de m'aimer moi. Je veux voir cet endroit où elle a toujours souhaité retourner, ce lieu magique qui se dessinait avec une telle clarté dans ses souvenirs.

Je me recroqueville, les genoux contre ma poitrine. Je sens quelque chose dans ma poche arrière. Je l'attrape. La cigarette est désagrégée dans ma main.

— S'il te plaît. S'il te plaît.

J'implore à voix haute et j'attends. J'attends qu'elle me dise quoi faire ensuite.



## CHAPITRE 2

— **E**ST-CE QUE TU ES SÛRE de ne pas vouloir que je t’emmène ? demande Eric.  
Je me tiens dans l’entrée de notre maison, la maison où je ne suis pas sûre de revenir, avec mes valises, telle une enfant bien sage.

Eric porte un polo couleur saumon et un jean. Ses pattes sont toujours trop longues. Je n’ai fait aucun commentaire à ce sujet, et lui non plus. Je me demande s’il le remarque, s’il se rend compte qu’il a besoin d’aller chez le coiffeur. C’est toujours moi qui prends ce genre de rendez-vous pour lui. Soudain, son incapacité à se faire couper les cheveux semble hostile. C’est comme une attaque personnelle.

— Oui, le Uber est déjà en route.

Je brandis mon téléphone.

— Regarde. Trois minutes.

— D’accord, répond Eric avec un petit sourire triste.

Lorsque j’ai dit à Eric que je voulais faire seule ce voyage en Italie, il m’a répondu que c’était une excellente idée. J’avais besoin d’une pause après m’être

occupée de ma mère nuit et jour. Lorsque ma mère était rentrée à la maison après son premier séjour à l'hôpital, j'avais demandé un congé à l'agence de publicité de Santa Monica où je travaillais en tant que rédactrice, sans savoir quand je reprendrais. Non pas que quiconque ait posé la question. C'était il y a plusieurs mois et à ce stade, je ne suis même pas sûre que mon poste m'attende encore.

— Ça te fera du bien, avait dit Eric. Tu te sentiras bien mieux à ton retour.

Nous étions assis au comptoir de notre cuisine, un carton de pizza entre nous. Je n'avais pas pris la peine de sortir des assiettes ou des couverts. Rien d'autre que des serviettes. Nous avions cessé d'en avoir quelque chose à faire.

— Ce ne sont pas des vacances, avais-je répondu.

L'idée selon laquelle quelques semaines baignées de soleil sur la côte italienne se dressaient comme un obstacle sur le chemin d'une nouvelle perspective sur la vie m'était pénible.

— Ce n'est pas ce que j'ai dit.

Je voyais combien il était frustré, et aussi à quel point il tentait de maîtriser cette frustration. J'avais ressenti un élan de compassion à son égard.

— Je sais.

— Nous n'avons pas encore parlé de nous.

— Je sais, avais-je répété.

J'étais rentrée à la maison quelques jours plus tôt. Nous dormions dans le même lit et faisons du café le matin, la lessive et la vaisselle. Eric avait repris le travail et j'avais dressé une liste de personnes à contacter. Il fallait écrire des cartes de remerciements, rappeler les gens qui avaient laissé des messages, aller chercher les vêtements de mon père chez le teinturier.

Cela ressemblait fort à notre ancienne routine. Mais nous nous contournions comme des étrangers dans un magasin, qui ne s'arrêtaient que lorsqu'ils se rentraient dedans.

— Tu es rentrée à la maison. Est-ce que ça veut dire que tu restes ?

À l'université, avant chaque examen important, Eric apportait un sandwich qui venait de ce traiteur appelé Three Pickles, « les trois cornichons ». Il y avait dedans du fromage suisse, de la roquette et de la confiture de framboise. C'était délicieux. Il m'avait emmenée là-bas pour l'un de nos premiers rendez-vous et avait insisté pour commander à ma place. Nous avions emporté les sandwichs dehors, trouvé un bord de trottoir où nous asseoir, et nous les avons déballés. Le mien avait des allures de cire rose fondue, mais l'arôme de fromage mêlé aux légumes poivrés et à la framboise était sublime.

— Tu vois ? Tu peux me faire confiance, avait dit Eric sur le moment.

Il avait raison.

Je lui avais fait confiance pour le déménagement à New York, pour l'achat de notre première maison. Je lui avais même fait confiance concernant le traitement de ma mère. L'endroit où elle recevrait les meilleurs soins, les médicaments, les essais.

Mais à présent... comment aurais-je pu avoir confiance en qui que ce soit ? Nous l'avions tous trahie.

— Je ne suis pas sûre, avais-je répondu. Sincèrement, j'ignore si je peux continuer à être ta femme.

Eric avait grimacé comme si je l'avais giflé, à juste titre. Mes paroles étaient méchantes, dures, et je n'aurais pas dû formuler les choses de cette façon. Mais il me posait une question impossible. Il m'interrogeait sur un futur que je ne parvenais plus à me représenter.